Le reliquaire fait-il le saint ?

Yves Gagneux

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/actesbranly/106>

DOI : 10.4000/actesbranly.106

ISSN : 2105-2735

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Référence électronique

Yves Gagneux, « Le reliquaire fait-il le saint ? », *Les actes de colloques du musée du quai Branly Jacques Chirac* [En ligne], 1 | 2009, mis en ligne le 28 juillet 2009, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/actesbranly/106> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/actesbranly.106>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Le reliquaire fait-il le saint ?

Yves Gagneux

- 1 Un inventaire mené dans plus de la moitié des églises parisiennes a permis d'identifier environ huit cents « reliquaires » au sens traditionnel du terme, pour plus de trois mille quatre cents reliques de saints¹. Tous datent des deux siècles derniers et, objets uniques ou production industrielle, supports du culte ou boîtes destinées au rangement, intéressent *a priori* autant l'historien des religions que l'historien de l'art. Par ailleurs, si la dévotion aux saints a, actuellement, moins la faveur des populations que dans le passé, le phénomène trouve toutefois une continuité dans le culte dont les idoles du spectacle ou du sport font aujourd'hui l'objet² et peut, à ce titre, retenir l'attention des anthropologues et des sociologues.
- 2 L'esthète restera le plus souvent insensible à ces boîtes en métal et en verre, petites ou grandes, créations semi industrielles aux formes banales, à l'iconographie pauvre et répétitive. Et ce, même si l'on retient non seulement le reliquaire au sens commun – la boîte dans laquelle sont enfermées les reliques – mais encore toute la chaîne des traitements, depuis les procédés de conservation jusqu'aux architectures édifiées en leur honneur. Probable conséquence de ce désintérêt, les études sur ces objets sont rares, tant chez les historiens de l'art que chez les anthropologues ou les historiens, et elles se résument généralement à une assimilation des reliques au saint, surtout lorsque ces dernières sont isolées ; un fragment de saint François-Xavier représentera le saint évangéliste de l'Inde, l'un des fondateurs de la Compagnie de Jésus, etc. L'analyse de l'objet devient inutile et la présentation peut être, sinon oubliée, au moins passée sous silence : c'est d'ailleurs ce qu'il advient, même dans les études les plus rigoureuses, telles que les recherches menées par Arnold van Gennep en Savoie au début du XX^e siècle³.
- 3 Pourtant, le seul regroupement de reliques conditionne la perception de l'observateur. Pas moins de vingt-quatre reliques de saint Augustin ont pu être identifiées dans des églises parisiennes, dont une seulement est isolée dans son reliquaire, les autres étant perdues parmi des ensembles d'une dizaine de saints (jusqu'à trente), d'où l'on conclut que si les vestiges de l'évêque d'Hippone sont nombreux, leur culte n'est guère encouragé.

- 4 Inversement, on observe aujourd'hui encore vingt-cinq reliques de sainte Philomène, dont neuf présentées seules (six dans de grands reliquaires, trois dans des petits), onze en compagnie d'une à quatre reliques, cinq seulement placées parmi plus de cinq autres saints : la mise en valeur de la petite martyre est exceptionnellement importante.
- 5 Trop nombreux, les rapprochements font disparaître toute individualité mais, plus restreints, ils dégageront au contraire certains traits biographiques. Une relique de saint François-Xavier placée à côté de celles d'Ignace de Loyola, de Stanislas Kostka, etc. perdra ses caractéristiques individuelles au profit des points communs : on obtiendra en l'occurrence un reliquaire de jésuites, alors que la proximité avec des restes de saint Fidèle et de saint François de Sales mettrait en avant le confesseur. Celui qui agence les reliques établira des hiérarchies (voisinant avec des évêques ou des prêtres, les papes auront la préséance ; les fondateurs seront à l'honneur au milieu des saints de leur ordre), dégagera l'importance d'un groupe (saint Augustin et sa mère sainte Monique, François de Sales et Jeanne de Chantal, les apôtres...) ou encore soulignera une vertu comme la virginité ou l'héroïsme. Ces distinctions ne se perçoivent qu'après une étude de l'objet. Les procédés mis en œuvre, généralement sommaires, relèvent par exemple de la symétrie, la position, la couleur du fond ou la présence d'éléments décoratifs simples, qui mettront plus ou moins en valeur une relique et susciteront des associations.
- 6 D'autres aménagements, généralement appliqués à des reliquaires individuels de dimensions raisonnables, interviennent indépendamment du rapprochement des vestiges. Selon la richesse déployée autour des reliques, l'espace et l'emplacement qui leur sont accordés, l'habit revêtant éventuellement les corps, selon que les fidèles sont autorisés à voir, à toucher ou au contraire repoussés, que le style renvoie à une période ancienne ou récente, se rattache à la tradition de l'art français ou italien, le saint sera présenté sous des jours très différents et défini socialement aussi sûrement qu'un vivant peut l'être par la nature de son habitation, la façon de se vêtir ou les objets qu'il acquiert. Tout cela en sus de l'iconographie, qui appuie ou conteste les indications sociales ainsi apportées. L'ensemble voué à sainte Geneviève à Saint-Étienne-du-Mont ou le reliquaire de Vincent de Paul dans la chapelle des Lazaristes (rue de Sèvres) se prêtent ainsi à une analyse fonctionnelle, stylistique et iconographique élaborée – on est loin du simple décompte des reliques – à l'issue de laquelle il apparaît que ces monuments ont joué un rôle non négligeable dans l'histoire de l'Église de France vers 1850.
- 7 Les reliquaires peuvent rebuter les uns par leur manque de qualité esthétique, les autres par leur fréquente complexité matérielle ; sans doute les deux raisons se conjuguent-elles pour expliquer la rareté des études sur ce matériel, alors que le culte des saints a toujours suscité un vif engouement. Historiens et anthropologues de la religion s'intéressent au sentiment religieux, mais leurs questions ne sont pas celles des historiens de l'art ou des archéologues. De même, les outils d'investigation diffèrent. Les reliquaires se trouvent donc au carrefour de plusieurs disciplines, un carrefour dont on est fondé à se demander pourquoi il est si peu fréquenté. Il a donc semblé intéressant de souligner l'imbrication entre différentes écoles sollicitées à des titres divers par l'étude des reliquaires, mais qui restent bien éloignées les unes des autres, même si l'on pressent leur complémentarité. On se tiendra ici à quelques comparaisons d'outils, dont l'emploi est imposé par la nature de ces reliquaires du XIX^e siècle, tout en

rappelant que ces objets demeurent tout à fait marginaux dans le corpus des disciplines invoquées.

- 8 Le premier point découlera du grand nombre d'objets, qui oblige à un traitement sérieux. La recherche sur les grands nombres, largement intégrée à l'histoire depuis l'après-guerre, est moins familière aux historiens de l'art qui travaillent le plus souvent sur des œuvres uniques et des corpus réduits. La couleur du fond sur lequel reposent les reliques permet par exemple d'introduire des notions élémentaires de statistique. Le rouge est largement majoritaire mais d'autres couleurs apparaissent ; le bleu est ainsi utilisé pour dix-neuf reliquaires, dont cinq présentent une relique de sainte Marie – proportion très nettement supérieure à la représentation de la Vierge – ce qui prouve que le lien entre la mère de Jésus et cette couleur, dans les reliquaires, n'est pas dû au hasard. Mais les reliques d'autres saints reposent sur un fond bleu sans que rien les rattache à cette couleur. La teinte n'a donc pas toujours valeur sémantique et cette remarque vaut pour les reliquaires dont la couleur semble en rapport avec les saints présentés : il serait donc téméraire d'affirmer à propos d'un reliquaire de sainte Marie que le bleu est choisi parce que couleur mariale, même si la probabilité en est grande. La conclusion ainsi posée ne présente rien de bouleversant. Mais la forme même des questions se trouve modifiée puisque l'on se demandera non plus « quelles indications la couleur bleue me donne-t-elle sur cet objet ? », mais « quelles indications le corpus de reliquaires me donne-t-il sur l'utilisation du bleu ? » L'incertitude est admise, la précision porte sur son degré. L'accent est mis non plus sur la réception par le public, ni sur la logique du chercheur mais sur celle du concepteur de l'objet lors de sa fabrication, qui n'est pas forcément identifiable. La nuance n'est pas négligeable et la question mériterait sans doute d'être posée en ce sens par les historiens de l'art.
- 9 Le deuxième exemple repose sur cette capacité de la présentation matérielle à définir des éléments sociaux précis et nombreux. Pourquoi Vincent de Paul n'est-il dans la chapelle des Lazaristes présenté, ni comme un Parisien, ni même comme un Français, tandis que sainte Theudosie, dans la cathédrale d'Amiens, est montrée comme une figure locale, bien que ses os aient été recueillis dans les catacombes romaines ? Si la recherche sur les groupes d'artistes ou leurs conditions de vie est pratique courante depuis plusieurs décennies, l'analyse sociale s'étend plus rarement aux œuvres mêmes. Que la technique puisse déterminer la condition sociale ne devrait pourtant pas laisser indifférents les historiens et les anthropologues de la religion, d'autant plus qu'on ne peut exclure l'existence d'éventuelles contradictions entre ce qui ressort de l'étude des œuvres ou de celle des textes.
- 10 Les reliquaires ne sont donc réductibles ni à leur fonction, ni à leur esthétique, ni à leur iconographie. Cette observation pourrait valoir pour d'autres œuvres : on serait en droit d'envisager l'application de modes de recherches différents au corpus traditionnel de l'histoire de l'art et de se demander si les instruments du culte ont une place autre qu'illustrative dans l'histoire du comportement religieux. Ces objets se prêtent en effet aussi bien à des recherches iconographiques que stylistiques, d'étude des styles, d'attribution, de sociologie de l'art, d'histoire de l'église, d'expressions des croyances. Comment donner une cohérence à des modes de recherche éprouvés, mais presque toujours distincts ? Comment invoquer aussi bien Leroi-Gourhan et Levi-Strauss que Simondon, Winckelmann, Francastel, Wölfflin ou Panofsky ? Il convient en effet d'éviter le butinage, la juxtaposition sans rigueur des questions ou des méthodes *a priori* utiles.

- 11 Les reliquaires du XIX^e et du XX^e siècle ne peuvent être étudiés qu'à condition d'être pris dans une acception large, échappant au sens commun. Le plus souvent non figuratifs, en marge de l'histoire de l'art, de l'anthropologie et de l'histoire, d'un statut d'autant plus incertain qu'aucune discipline ne les revendique, ils exigent un mode d'analyse de l'objet capable de résoudre certaines contradictions et de concilier des intérêts qui paraissent *a priori* très éloignés. Ils révèlent l'absence d'une théorie de l'objet qui serait capable d'établir des ponts entre des disciplines, dont la proximité évidente s'accommode d'une étanchéité parfois tangible. Peut-être est-ce précisément cette position marginale qui souligne la nécessité d'une interdisciplinarité qu'on souhaiterait, non pas de circonstance, mais fondée sur une base théorique solide.
- 12 Or, depuis les recherches structuralistes – dont l'application au matériel s'est avérée inégalement fructueuse – les tentatives de construction théorique sont rares. On observera d'autant plus attentivement les développements d'une théorie générale de la raison, dite *de la médiation*, élaborée à partir de l'observation de patients atteints de troubles du langage⁴, qu'elle ouvre aux autres sciences certains modes d'analyse utilisés en linguistique et qu'elle a permis l'élaboration récente d'une théorie générale de l'ouvrage⁵, ouvrant des pistes prometteuses pour l'articulation des disciplines confrontées aux objets ou œuvres d'art⁶.

BIBLIOGRAPHIE

- Gagneux 2007 : Yves Gagneux, *Reliques et reliquaires à Paris (XIX^e-XX^e siècle)*, Paris, éd. du Cerf, 2007.
- Van Gennep (1916-1939) 1973 : Arnold van Gennep, *Culte populaire des saints en Savoie*, Paris, G.-P. Maisonneuve et Larose, 1973.
- Gagnepain 1990 : Jean Gagnepain, *Du vouloir-dire, traité d'épistémologie des sciences humaines*, t. I, *Du signe. De l'outil*, Paris, Livre et communication, 1990.
- Bruneau et Balut 1997 : Philippe Bruneau et Pierre-Yves Balut, *Artistique et archéologie. Mémoires d'archéologie générale*, Paris, Presses Universitaires Paris Sorbonne, 1997, 2 vol.

NOTES

1. Gagneux 2007. La présentation qui suit prend appui sur ce travail.
2. On se tiendra ici à une définition anthropologique de la relique, considérée comme les restes de la personne élue ou de ses biens, dans la mesure où ils servent à établir des relations, une communication, un culte, soit directement avec le sujet, soit indirectement, avec son avoir.
3. Van Gennep 1973.
4. Gagnepain 1990.
5. Bruneau et Balut 1997.
6. Ces éléments sont développés dans l'ouvrage mentionné en note 1.

RÉSUMÉS

La présentation des reliques de saints s'accompagne au XIX^e siècle d'une iconographie limitée mais suscite des définitions sociales complexes, individuelles (éléments biographiques) ou générales (jésuite, virginité...). Les choix techniques se révèlent déterminants : le culte des reliques n'est pas dissociable de leur traitement matériel.

On se retrouve ainsi à la croisée peu fréquentée de chemins menant à plusieurs disciplines, dont il devient possible de comparer les méthodes comme les visées. Comment les historiens appréhendent-ils les objets ? Quelle efficacité aura l'histoire de l'art pour des œuvres sans réelle ambition esthétique ?

Ces questions soulignent la nécessité de proposer un mode d'analyse de l'objet capable de résoudre certaines contradictions et de concilier des intérêts qui paraissent a priori très éloignés.

INDEX

Mots-clés : anthropologie, archéologie, interdisciplinarité, médiation, méthode, reliquaire, relique, saint, sainte, théorie, histoire de l'art

AUTEUR

YVES GAGNEUX

Conservateur du patrimoine – Conservateur du patrimoine de la Ville de Paris, Yves Gagneux a travaillé douze années à la Conservation des œuvres d'art religieuses et civiles de la Ville de Paris. Depuis 1999, il exerce les fonctions de directeur de la maison de Balzac. Titulaire d'un doctorat en histoire de l'art et archéologie, il a publié différents livres et articles sur l'art religieux en France au XIX^e siècle, la restauration des œuvres d'art et le rapport de l'image et du texte.